NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

59 Nº 4 1932

La vocation scientifique de saint Albert le Grand

Louis ROUSSEAU

p. 289 - 304

https://www.nrt.be/en/articles/la-vocation-scientifique-de-saint-albert-le-grand-3447

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La vocation scientifique de saint Albert le Grand

Par sa Lettre Décrétale *In thesauris sapientiae* du 16 décembre 1931 Sa Sainteté Pie XI proclama solennellement *Saint et Docteur de l'Eglise universelle* l'humble prêcheur du XIII^e^ siècle, que ses contemporains appelaient communément Albert de Cologne.

Le mode inusité de la promulgation, l'acte spontané du Souverain Pontife suppléant aux formalités juridiques, le ton d'enthousiasme contenu de la Bulle trahissent la pieuse admiration du Chef de l'Église pour les mérites exceptionnels de celui qu'il exalte. Nous le sentons empressé à saisir l'heure opportune marquée par la Providence pour proposer à notre siècle si fier de sa science, si glorieux de son progrès, si besogneux de paix, l'exemple et le patronage d'un pauvre moine, dont la vie fut toute dévouée à la recherche de Dieu, à l'apostolat de la vérité, à la conquête des âmes, au maintien de la paix dans la famille et dans la cité.

L'année 1484 marque le premier jalon du culte liturgique d'Albert de Cologne. Le pape Innocent VIII y concéda aux Frères Prêcheurs de Cologne et de Ratisbonne la fête et l'office du bienheureux. Depuis cette date la cause de sa canonisation poursuivie sans relâche se vit sans cesse entravée par le malheur des temps. La Providence ménageait à notre époque troublée l'aboutissement de ces persévérants efforts. Elle réservait au glorieux Pontife régnant l'occasion d'user de sa suprême autorité

en ajoutant le nom d'Albert le Grand à ceux des trois Serviteurs de Dieu, sinon tous trois placés par lui sur les autels, du moins inscrits par lui au rang des Docteurs de l'Église : saint Pierre Canisius, saint Jean de la Croix, saint Robert Bellarmin.

Saint Albert jouit, vivant, d'une égale renommée de vertu et de science. Après sa mort, sa réputation alla grandissant. A peine ses restes furent-ils déposés au tombeau sous les dalles du chœur de l'église Sainte-Croix de Cologne, que les fidèles y vinrent en foule le prier avec confiance. Les savants ne furent pas en reste de vénération à sa mémoire. Ils continuèrent de l'appeler le *Philosophe* et s'accordèrent bientôt à le désigner sous ce nom qui lui restera : *Albert le Grand.*

Cette appellation n'est pas vaine. Aucune — sinon le titre de *Docteur universel* plus expressif de son œuvre scientifique — n'est mieux appropriée à sa personnalité intellectuelle et morale.

Grand, saint Albert l'est, en effet, par son intelligence, l'une des plus hautes et des plus cultivées de son temps, de tous les temps, — par l'étendue, la hardiesse, la clairvoyance de son œuvre doctrinale, — par la puissance et la portée de son action sur les esprits de son siècle et des siècles qui le suivent.

Il n'est pas moins grand par l'éminente sainteté de sa vie. Il possède cette souveraine grandeur qui vient de la surnaturelle élévation de l'âme, de la pratique héroïque et constante des plus exquises vertus chrétiennes.

Embrassant d'un coup d'œil toute la vie de notre héros, le Cardinal Erhle, rapporteur de la cause de saint Albert, écrivait en 1880 : Albert der Grosse « wurde von der Mit-und Nachwelt nicht nur als Gelehrter bewundert, als Staatsmann und Kirchenfürst gepriesen, sondern auch *als Heiliger verehrt* » (1).

Mais au vrai, le mérite de saint Albert réside tout à la fois en sa vertu et en sa science. C'est leur mutuelle pénétration dans sa vie, c'est leur intime et féconde union en son âme,

(1) *Stimmen aus Maria Laach* (1880), vol. XIX, 413.

qui constitue, il nous semble, son authentique et originale grandeur.

En bref, Albert le Grand est saint parce qu'il réalisa en perfection sa vocation, qui fut éminemment une vocation scientifique.

La sainteté consiste dans la pleine conformité de l'âme à l'appel de Dieu. Appelé à la vie apostolique dans l'Ordre de Saint-Dominique, Albert fut, dans toute l'étendue et la force de l'expression, un apôtre. Disciple de l'apôtre des Albigeois, la flamme du zèle lui brûlait au cœur. Sa prodigieuse activité n'était pas le fait d'une nature exubérante, d'une constitution taillée pour l'action. Elle était commandée, gouvernée, soutenue par la vertu qui fait les apôtres : le dévouement à l'Église et aux âmes pour l'amour du Christ. Au bien de l'Église et des âmes pour l'amour du Christ, Albert se faisait un devoir de travailler par tous les moyens et de dépenser toutes ses forces. Il ne négligeait aucun genre de ministère apostolique : il prêchait, il confessait, il dirigeait les âmes, il les aidait, il les réconfortait, il les consolait. Supérieur, évêque, prédicateur de la croisade, arbitre de paix : c'est le zèle toujours qui l'anime, c'est l'apostolat toujours qu'il exerce, c'est l'Église toujours qu'il veut servir, ce sont les âmes toujours qu'il veut gagner au Christ.

La vocation apostolique d'Albert le Grand revêtit cependant une forme spécifique : la science. S'il procura la gloire de Dieu, s'il se mit sans compter au service de l'Église et des âmes, ce fut avant tout par l'étude et l'enseignement de la vérité. Telle fut sa part propre, sa part de choix dans le vaste champ de l'apostolat, et cette part fut belle et glorieuse. Il l'aima entre toutes. Tant que ses forces physiques ne le trahirent point, il garda sa chaire de professeur. Lorsque d'autres fonctions l'en éloignèrent pour un temps, il y revint par goût et par zèle, dès que l'obéissance le lui permit. Tant que sa mémoire demeura ferme, sa pensée lucide, tant que sa main put tenir une plume, il ne cessa d'écrire, perfectionnant son œuvre, y ajoutant quelque traité nouveau, la tenant à jour, attentif au progrès de la science.

Mais il eut une mission scientifique précise par laquelle il

exerça sur les esprits de son siècle une influence prépondérante. Il aida le premier à construire l'édifice de la philosophie chrétienne, la *philosophia perennis*, par l'acceptation et l'adaptation de la philosophie d'Aristote. C'est à cette œuvre que la vie d'Albert, par ailleurs déjà si féconde, fut principalement consacrée. C'est en elle que se concrétise sa vocation scientifique.

Le XIII^e^ siècle marque, dans le progrès de l'esprit humain, une étape décisive. Dans l'intense mouvement scientifique, qui est un des caractères historiques de cette époque, Albert le Grand occupe sans conteste une place de premier plan. Par l'étendue de son érudition, par la vigueur de ses conceptions, par l'universalité de son œuvre littéraire, par l'impulsion qu'il sut donner à ses contemporains, il domine son siècle. Il ne le cède qu'à son disciple saint Thomas d'Aquin, dont l'action fut plus restreinte mais l'emporte en profondeur.

L'originalité d'Albert est de s'être le premier emparé du mouvement inquiétant qui entraînait les intelligences à la suite d'Aristote et de l'avoir capté au profit de la science sacrée. Du problème intellectuel qui se posait alors il vit nettement la solution et il la poursuivit avec ténacité. Il ne la mena point, il est vrai, à sa dernière perfection. Du moins son gigantesque effort triompha de maintes résistances, il prépara et facilita la tâche de celui qui était appelé à raffermir et à couronner la géniale entreprise.

Il ne s'agissait de rien moins que de substituer à la philosophie traditionnelle la philosophie d'Aristote tenue en suspicion à cause des erreurs païennes qui l'entachaient et des fausses interprétations qui l'altéraient.

Longtemps, malgré les traductions de Boèce au VI^e^ siècle, Aristote demeura fermé à l'Occident latin. A la fin du XII^e^ siècle le seul *Organon* lui était connu. Au début du XIII^e^ les Arabes d'Espagne lui révélèrent les traités de Philosophie naturelle et de Métaphysique. Ils propagèrent en même temps leurs propres ouvrages. Ce sont les Sommes d'Avicenne et les Commentaires d'Averroès (1).

(1) Cfr. MANDONNET, *Aristote et le mouvement intellectuel du moyen âge*,

Etait-ce une bonne ou une mauvaise fortune ?

Penseur puissant, héritier de ces autres penseurs qui se nomment Socrate et Platon, Aristote avait bâti une vaste encyclopédie de la science grecque l'avait édifiée avec cette rigoureuse méthode rationnelle qui est sa marque distinctive. Système lié fondé sur la réalité, la philosophie d'Aristote était, dans l'ordre scientifique, le plus beau monument de l'antiquité. Mais à la prendre telle qu'elle avait été conçue par le Stagirite, elle heurtait de front des dogmes chrétiens d'une capitale importance. Elle enseignait l'éternité du monde, niait la création et la Providence universelle, professait sur l'origine de l'âme humaine une doctrine incertaine et obscure. D'autres théories encore s'avéraient inconciliables avec les données de la Révélation divine.

Ajoutez que ce fleuve charriant les épaves du paganisme s'était grossi, dans son cours, d'eaux étrangères et contaminées. Averroès, en particulier, subtil jusqu'au raffinement, avait exagéré et travesti la pensée du maître. Il méritait cette flétrissure que lui infligea saint Thomas : « Non tam fuit peripateticus quam philosophiae peripateticae depravator (1) ». Ainsi à travers son commentateur arabe la pensée d'Aristote n'arrivait plus à la connaissance des Latins que défigurée, déflorée, amoindrie.

A ce double danger il y avait urgence de parer. D'autant qu'au problème philosophique était lié de toute nécessité un problème théologique. Les théories nouvelles n'allaient-elles pas porter à la théologie un fâcheux contre-coup ? La théologie traditionnelle, d'ailleurs, appuyée sur maintes doctrines platoniciennes, manquait encore d'une base philosophique solide et cohérente. La tâche s'imposait de l'édifier systématiquement.

En face du péril l'Église, gardienne de l'orthodoxie, s'alarma. Pouvait-elle tolérer dans une école de philosophie et de théologie, la première du monde et qui relevait d'elle, l'enseignement

extrait de l'ouvrage du même auteur : *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au moyen âge*, p. 8, ss.

(1) S. THOMAS, *Opera omnia*, *De unitate intellectus*, t. XXVII, p. 323.

d'auteurs et de doctrines contraires aux vérités de la foi, qu'elle avait mandat divin de préserver intactes? L'autorité ecclésiastique prit les mesures de prudence qui s'imposaient. En 1210 un concile tenu à Paris, en 1215 le légat pontifical Robert de Courçon interdirent aux professeurs de l'Université de Paris l'enseignement des ouvrages d'Aristote sur la Physique et la Métaphysique, les Sommes et les Commentaires d'Avicenne et d'Averroès. Les traités condamnés ne pouvaient être pris comme livres de texte aux leçons de la Faculté des arts. La défense ne s'étendait pas au delà. Grégoire IX la renouvela en 1231. La mesure toutefois était provisoire : jusqu'à ce que les ouvrages frappés d'interdit eussent été expurgés. Mais les trois maîtres de Paris chargés de la revision y renoncèrent bientôt. Ils s'aperçurent que, dans un réseau serré comme la philosophie d'Aristote, faire sauter une maille c'est rompre toute la trame (1).

Dans l'entretemps Aristote, sinon ses commentateurs, gagnait peu à peu du terrain à la Faculté des arts. Encore qu'on s'en tînt d'abord à la lettre de l'interdiction frappant le seul enseignement officiel, le Philosophe s'infiltrait sans bruit dans les écoles parisiennes. Mais un jour vint où, de familiers les ouvrages d'Aristote devinrent officiels. Le statut de 1255 les énumère, à peu d'exceptions près, parmi les traités à commenter aux leçons. L'usage avait eu raison du droit. Et quand, en 1263, Urbain IV crut devoir rappeler le décret de Grégoire IX, rien n'y fit. Le danger pourtant subsistait.

A l'époque où l'Université était partagée entre son engouement pour les œuvres du Stagirite et la défense ecclésiastique de les enseigner, Albert le Grand, professeur à l'école dominicaine de Cologne, fut envoyé à Paris par le maître général de son Ordre, Jean dit le Teutonique. Il devait y enseigner comme bachelier sous un maître en théologie et y conquérir lui-même la maîtrise. On était en 1245. Peu d'années auparavant, en 1229, à la faveur d'une querelle entre maîtres et étudiants, les Domi-

(1) Cfr. MANDONNET, op. cit. p. 12, ss.

nicains, fondés de fraîche date, avaient été appelés par l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, à ouvrir une école et à occuper une chaire, puis deux chaires de théologie (1).

L'enseignement d'Albert de Cologne fut accueilli à Paris avec la plus chaude sympathie et le plus franc succès. Également avides de l'entendre, étudiants et maîtres, laïcs et clercs se pressaient à ses cours. La célébrité de maître Albert date de ce séjour et de ces leçons. Un monument scientifique de la plus haute valeur vint bientôt la raffermir et rendre la mémoire de son auteur impérissable.

Le milieu scolaire où il vivait, l'admiration qu'il professait pour les philosophes grecs, pour Aristote en particulier, les fonctions professorales qu'il exerçait, les matières qu'il enseignait le mirent en face du problème angoissant qui hantait les esprits soucieux à la fois de l'orthodoxie et du progrès de la science. Il eut l'intuition qu'il était possible de les sauvegarder l'un et l'autre. Rejeter en bloc sans discernement les œuvres du Philosophe serait perdre un trésor sans prix et gaspiller l'héritage de l'humanité. C'était un devoir au contraire d'utiliser au mieux l'apport — que rien en dehors de la divine Révélation ne pouvait égaler — de la sagesse antique.

Il fallait, pensait-il, remettre Aristote dans sa vraie lumière, revendiquer contre les interprètes arabes la leçon authentique de ses œuvres et l'épurer des erreurs païennes qui la faisaient inaccessible aux âmes chrétiennes. La théologie, en s'appuyant à cette philosophie rationnelle, méthodique, christianisée en quelque sorte grâce à ce travail préalable, en prendrait plus de consistance et de cohésion. En bref, il s'agissait de fonder un aristotélisme chrétien. Albert le Grand en fut le premier ouvrier.

Nul plus que lui n'était en mesure d'y réussir. Dieu et son éducation l'avaient admirablement préparé à cette tâche. Pie XI, dans la Lettre promulguant l'extension du culte de saint Albert,

(1) Cfr. L. ROUSSEAU, *Le bienheureux Albert le Grand*, brochure des *Études Religieuses* (Liége, 38, quai Mativa) pp. 8 et 9.

en fait l'observation : « Deus ipse, omnium bonorum magnificentissimus Dator, Albertum indole atque necessariis auxiliis ad tantum opus perficiendum ditaverat. Ipsi enim inerat veritatis insatiata cupiditas, indefessa ad res naturales attentio earumque investigatio, imaginatio fervida simul cum firma memoria, erga sapientiae antiquae monumenta amor, et praecipue religiosa mens qua admiranda Dei sapientia, in ipsis creaturis relucens, clare percipitur ».

Tandis qu'il enseignait à Paris, Maître Albert conçut et commença de réaliser le projet d'une immense encyclopédie. La pensée d'Aristote en serait le fonds substantiel. Il y ajouterait l'opinion des autres philosophes grecs, juifs, romains, arabes. Il ne se contenterait pas d'ailleurs d'une simple allégation impersonnelle. Ces conceptions philosophiques, ces opinions diverses, il les passerait au crible de la raison, il y mêlerait ses propres observations, le fruit de son expérience personnelle. Il y projetterait surtout les lumières supérieures de la Révélation. Il montrerait dans le fait l'harmonie des sciences positives avec la philosophie spéculative, l'harmonie enfin de celle-ci et de celles-là avec les données de la foi divine. Ce serait, en somme, tout l'acquis de la science humaine, antique et contemporaine, dominée et couronnée par la science sacrée, qu'il mettrait en une ample synthèse à la portée des travailleurs intellectuels.

En cette encyclopédie scientifique — qui comprend vingt-et-un volumes in-folio (édition de Jammy), trente-huit volumes in-4° (édition de Borgnet) — Albert se révèle tout ensemble observateur attentif de la nature, basant ses conclusions sur l'expérience, chercheur infatigable, philosophe rigoureux, juge impartial au sens critique et indépendant, théologien avisé enfin considérant toutes choses sous leur angle divin.

Toutes les branches du savoir humain et divin, Albert les a parcourues et il y a excellé. Toutes, il les a fait progresser et en toutes il a marqué son empreinte. En quelques-unes il a été un devancier, un précurseur : n'a-t-il point pratiqué, avant la lettre, la science expérimentale ? N'a-t-il pas laissé, en ce domaine, des œuvres menées avec la rigueur des critères

modernes ? Dans la connaissance scientifique de la nature il voyait un moyen nécessaire adapté à notre condition présente de nous élever par la raison à la connaissance de Dieu. Il étudiait, il enseignait les sciences naturelles en vue de la science sacrée. Il professait l'union intime, indispensable entre celle-ci et celles-là. Il fut et il demeure l'un des esprits les plus représentatifs de la distinction irréductible, mais aussi du lien indissoluble, de l'harmonieux accord de la science et de la foi.

Théologien, Albert le Grand est préoccupé de mettre en lumière cette concorde de la raison et de la révélation. Pour établir et corroborer les fondements de la théologie, il s'appuie sur l'autorité des Pères et principalement de saint Augustin, il use d'une méthode rigoureuse basée sur la philosophie d'Aristote, sans rejeter d'ailleurs toutes les théories héritées de Platon. Il exerce une influence des plus marquantes, des plus durables, sur la doctrine sacrée qu'il amplifie, enrichit, consolide. Il ouvre en théologie une voie qui, suivie et perfectionnée par son disciple Thomas d'Aquin, deviendra une voie triomphale. Ses *Commentaria super libros Sententiarum*, sa *Summa Theologica*, sa *Summa de Creaturis*, son traité de *SSma Eucharistia*, bien que dépassés par les œuvres du Docteur Angélique, resteront néanmoins comme des monuments du progrès où il sut conduire la science théologique.

Mais Albert le Grand est avant tout philosophe. Ses contemporains se plaisaient à le désigner sous ce nom et nous le connaissons mieux comme tel. Son œuvre originale et qui lui vaut sa célébrité, c'est son encyclopédie philosophique proprement dite. C'est là d'abord qu'il prend l'initiative d'une philosophie inspirée en majeure partie des œuvres d'Aristote. En y convertissant les esprits, il se montre animateur, il fait œuvre de vulgarisateur. En substituant les principes d'Aristote aux théories platoniciennes, il établit sur une base rationnelle et d'après une méthode rigoureuse la philosophie chrétienne. Il inaugure la direction intellectuelle où la scolastique va bientôt s'engager résolument. Il prépare la formule doctrinale qui, étayée et mise au point par Thomas d'Aquin, sera un jour adoptée par

l'Église comme la plus adéquate à son enseignement officiel.

Albert lui-même nous livre son dessein : l'occasion qui le détermine, le but qu'il poursuit, la méthode qu'il s'impose. Relevons son témoignage.

« Intentio nostra, dit-il, in Scientia naturali est satisfacere pro nostra possibilitate fratribus Ordinis nostri nos rogantibus ex pluribus jam praecedentibus annis, ut talem librum de Physicis eis componeremus, in quo et scientiam naturalem perfectam haberent et ex quo libros Aristotelis competenter intelligere possent. Ad quod opus licet non sufficientes nos reputamus, tamen precibus fratrum deesse non volentes, opus quod multoties abnuimus, tandem annuimus et suscepimus devicti precibus aliquorum, ad laudem primo Dei Omnipotentis, qui fons est sapientiae et naturae sator et institutor et rector, et ad utilitatem fratrum et per consequens omnium in eo legentium et desiderantium adipisci scientiam naturalem » (1).

« Nostra intentio est omnes dictas partes (Physicam, Mathematicam et Metaphysicam Aristotelis) facere Latinis intelligibiles » (2).

« Sequimur sicut in aliis sectam philosophorum, qui peripatetici vocantur et maxime Aristotelem, qui hujus sectae princeps et primus inventor fuisse perhibetur; nihilominus apponentes quaecumque bene dicta a posterioribus poterimus invenire » (3).

« Iam expletus est liber de animalibus et in ipso expletum est opus naturalium, in quo sic moderamen tenui, quod dicta peripateticorum prout melius potui exposui » (4).

« Accipiemus igitur ab antiquis quaecumque bene dicta sunt ab ipsis » (5).

« Praecipua dicta sequens Peripateticorum, quae secta in philosophia probabilissima mihi videtur » (6).

« Iste (Aristoteles) autem perfectius omnibus tradidit genera virtutum et species distinguens et antecedentia et consequentia et opera et propria et effectus » (7).

(1) *Physica*, I, tr. 1. — (2) Ibid. — (3) *De Praedicamentis*, tr. 1, c. 1. — (4) *De animalibus*, in fine. — (5) *De causis et processu universitatis*, II, tr. 1. c. 1. — (6) *De Praedicabilibus*, tr. 2, c. 2. — (7) *Ethica* I, tr. 1, c. 7.

De ces passages il résulte que maître Albert s'est tracé un plan où il suit l'ordre des œuvres d'Aristote, expose les doctrines du philosophe de Stagire et, s'il y a lieu, les complète, soit par les théories des Arabes et des Juifs, soit par ses opinions personnelles. Il ne cache pas son admiration pour Aristote et l'accord de son esprit avec son école dont il proclame la prééminence sur les autres écoles de philosophie.

Est-ce à dire qu'il est asservi à la pensée du Stagirite, qu'il n'a pas assez d'indépendance pour s'en dégager et que sa personnalité s'efface devant celle d'Aristote ? Il le traite avec la liberté d'un philosophe, soumet sa doctrine à un examen minutieux, la modifie s'il y a lieu, ou même la rejette. Telle l'opinion d'Aristote sur l'origine du monde. C'est qu'il ne considérait pas le Philosophe comme un Dieu infaillible, mais comme un homme sujet à l'erreur et susceptible de redressement. « Dixit aliquis forsitan nos Aristotelem non intellexisse et ideo non consentire libris eius... et ad illum dicimus quod, qui credit Aristotelem fuisse Deum, ille credere debet quod numquam erravit; si autem credit ipsum esse hominem, procul dubio errare potuit sicut nos » (1). Ecoutons-le encore au sujet de l'origine du monde : « Ad alium dicendum est, quod Aristoteles in illa ratione multum oblitus est sui... quod dicit Aristoteles quod omnes philosophantes hoc posuerunt, falsum dicit et ideo Aristoteles multum erravit in ista ratione » (2).

Albert le Grand n'est pas un simple compilateur mettant bout à bout les doctrines du Philosophe et les explications de ses commentateurs. Architecte habile et sage, il les classe avec ordre, il procède avec méthode, raisonnant, corrigeant, suppléant. Pas davantage il ne se contente de commenter le texte d'Aristote. Son encyclopédie philosophique n'est pas à proprement parler un commentaire de celle du Stagirite, à la façon de saint Thomas. Albert lui-même prend soin de nous en prévenir : « Erit autem modus noster in hoc opere Aristotelis ordinem et sententiam sequi et dicere ad explanationem eius et ad probationem eius

(1) *Phys.* VIII, tr. 1 et 14. — (2) *Sum. Theol.* II, tr. 1, q. 4, n. 2, a. 3.

quaecumque necessaria esse videbuntur, ita tamen quod textus eius nulla fit mentio » (1).

Dans le cadre d'Aristote et avec sa doctrine, c'est donc bien sa pensée à lui et son propre savoir que maître Albert nous livre et nous détaille. Et c'est ainsi qu'en poursuivant son but : mettre Aristote à la portée des Latins, il est l'introducteur en Occident de la philosophie péripatéticienne, il dispose l'Église à lui donner droit de cité, il crée l'aristotélisme chrétien.

L'œuvre d'Albert prit d'emblée une place exceptionnelle dans l'enseignement de la Faculté des arts. Et s'il y eut, dans le concert de louanges qui accueillit l'encyclopédie albertinienne, des voix discordantes et des esprits butés, il n'en est pas moins vrai que maître Albert jouit dès lors d'une suprématie incontestée aux écoles de Paris et fut cité comme *auteur* à l'égal d'Aristote, et d'Averroès.

L'œuvre d'Albert avait pourtant un tort : la méthode en était un peu lâche et ne serrait pas d'assez près le texte d'Aristote. La voie restait ouverte à des interprétations diverses. On ne tarda pas à s'en apercevoir lorsque commença à se dessiner le courant averroïste. Celui-ci, s'inspirant du commentateur arabe Averroès, déviait de la pensée authentique d'Aristote. Dégager celle-ci était un travail qui s'imposait d'urgence : travail de critique après le travail de vulgarisation. L'œuvre devait être reprise sur nouveaux frais et avec une méthode renouvelée. Saint Thomas d'Aquin, le fidèle disciple, l'héritier de la pensée de maître Albert, en fut l'artisan.

Albert le Grand enseignait à Paris — nous savons avec quel succès — quand le jeune Thomas d'Aquin vint de la lointaine Campanie se mettre à son école. Jamais maître et disciple ne furent mieux faits pour se comprendre. Jamais maître ne rencontra en son disciple plus de docilité et plus de maturité d'esprit. Frère Thomas, au premier abord, laissait peu deviner sa valeur intellectuelle. Silencieux, absorbé, il ne se livrait guère.

(1) *Phys.* 1, tr. 1, c. 7.

Il paraissait gauche et lourd. Mais maître Albert eut tôt fait de pénétrer ce jeune napolitain réservé et réfléchi. Aux réponses de l'étudiant il pressentit le grand théologien, le chef d'école, le maître de l'avenir. Les condisciples de Thomas l'appelaient avec ironie le bœuf muet de Sicile. Et Albert de prophétiser : « Bœuf muet! dit-il. Eh bien! je vous le dis, le monde entier retentira un jour de ses mugissements » (1).

La prophétie commençait à se réaliser. L'enseignement de maître Thomas à Paris avait imprimé à la philosophie et à la théologie un tel renouveau, un tel progrès qu'on a pu avec raison les qualifier de révolution. Révolution, en effet, puisque cet enseignement porta ombrage aux maîtres séculiers de l'Université qui voulurent en finir avec les Mendiants et les bannir du corps professoral. Mais le Pape Alexandre IV maintint dans leur droit légitime les religieux calomniés et persécutés.

L'organisation scientifique de la théologie catholique était réservée à Thomas d'Aquin. Génie robuste, sobre et synthétique, le Docteur Angélique, formé à l'école d'Albert le Grand, entrant dans les vues de son maître vénéré, réalisa l'œuvre dont celui-ci avait posé la base et préparé les matériaux : la synthèse scolastique qui immortalisera son nom et fera de lui le prince de la théologie. L'autorité de Thomas fut si puissante, il appuya d'une telle fermeté le mouvement créé par Albert, il poussa d'une main si vigoureuse la direction imprimée par lui, il appliqua avec une telle maîtrise ses principes et sa méthode à la science sacrée, qu'à lui, le disciple, revient l'honneur d'avoir donné son nom à un système, d'avoir fondé une école théologique, d'en être salué le chef incontesté.

Mais d'avoir discerné un esprit de cette envergure, d'avoir formé un tel disciple, d'avoir guidé son génie naissant, de lui avoir aplani les voies, de l'avoir aimé aussi, de s'être dévoué à sa jeune gloire, d'avoir, déjà brisé par l'âge, entrepris le voyage de Cologne à Paris pour défendre sa doctrine contre ses détracteurs, sera l'éternel honneur du maître, d'Albert le Grand.

(1) L. ROUSSEAU, *op. cit.* p. 10.

Saint Thomas, continuateur de son maître, reçut la mission de perfectionner son travail d'interprétation d'Aristote. Le Pape Urbain IV le manda à la cour pontificale et lui confia le soin d'écrire un commentaire littéral et critique d'Aristote. On pourrait ainsi en meilleure connaissance de cause corriger ses erreurs et celles de son commentateur Averroès. Dans l'exécution de ce travail, Thomas s'aida de la collaboration d'un dominicain hellénisant, Guillaume de Moerbeke. Guillaume vint lui aussi à cet effet à la cour pontificale, entreprit une nouvelle version d'Aristote ou revisa les versions existantes. L'interprétation littérale, qu'en fit saint Thomas, fut une nouveauté, une création, que Ptolémée de Lucques prend soin de souligner en ces termes : « Isto tempore (au temps d'Urbain IV, 1261-1264) frater Thomas, tenens studium Romae, quasi totam philosophiam Aristotelis sive naturalem sive moralem composuit, et in scriptum sive commentum redegit, sed praecipue Ethicam et Metaphysicam, quodam singulari et novo modo tradendi » (1).

Albert et Thomas, fondateurs de l'aristotélisme chrétien, ne triomphèrent pas sans combat. Tous les admirateurs d'Aristote, en ce XIII[e] siècle, ne l'entendaient pas à leur manière. Il y avait un double courant aristotélicien, l'un absolu, l'autre modéré. Les partisans modérés, tout en estimant le fondateur du Lycée comme le plus profond et le plus rationnel des philosophes de l'antiquité, ne le considéraient pas néanmoins comme infaillible. Son autorité, qu'*ils* étaient les premiers à reconnaître et à proclamer, avait à leurs yeux des limites qu'ils n'entendaient point dépasser. Le « magister dixit » était une formule dont ils usaient avec discernement. Dans les œuvres et parmi les doctrines d'Aristote ils faisaient la part de la vérité et de l'erreur. Dès lors que les théories du Philosophe ou contredisaient les données de la Révélation ou se conciliaient malaisément avec les affirmations de la foi, ils n'hésitaient pas à sacrifier Aristote pour la vérité.

(1) Cf. MURATORI, *Rerum Italic. Scriptores*, 1723-51, t. XI, 1153.

Les averroïstes formaient un groupe dissident du péripatétisme. Ils acceptaient en aveugles, qui se laissent conduire par les yeux d'autrui, les doctrines d'Aristote dans l'ensemble et dans le détail. Le seul commentateur, dont ils admissent l'autorité, était Averroès qui, non content d'adopter les conclusions d'Aristote, tirait de ses principes les thèses les plus hardies et les plus contraires aux vérités chrétiennes. Les averroïstes se mettaient ainsi à la remorque du Philosophe et de son commentateur arabe. Leur coryphée fut Siger de Brabant, esprit aventureux et plein de contradictions, pour qui la philosophie s'identifiait avec Aristote et qui ne prenait pas garde que celui-ci et son commentateur étaient, sur des points importants, en opposition avec la foi.

Siger de Brabant entra en conflit avec saint Thomas, qui entreprit de réfuter notamment une de ses erreurs les plus grosses de conséquences : l'unité de l'intelligence commune à toute l'humanité.

Mais déjà Albert le Grand avait pris à partie cette funeste théorie. L'averroïsme ne s'était pas encore manifesté au grand jour, Siger n'avait pas encore pris position, lorsque, pressentant le danger, Albert avait écrit son traité *De unitate intellectus contra Averroem*. Il l'avait composé à la cour pontificale d'Anagni, où il avait en 1256 présenté la défense des Prêcheurs contre les allégations calomnieuses de Guillaume de Saint-Amour. L'erreur qu'il y attaquait n'avait sans doute pas encore été l'objet spécial d'un écrit ou d'un enseignement officiel. Mais elle comptait parmi les doctrines capitales d'Averroès, le commentateur arabe, dont la faveur grandissait avec celle du maître de Stagire.

L'averroïsme fut un épisode passager. Il eut cet avantage, par le conflit qu'il suscita, de marquer nettement l'attitude de ceux-là qui prétendaient tirer d'Aristote le meilleur parti possible en sauvegardant les droits imprescriptibles de la vérité éternelle à nous transmise par la Révélation. L'averroïsme disparut. L'aristotélisme chrétien demeura. Il fut l'œuvre, en premier, de saint Albert le Grand.

Nous ne pouvons mieux terminer ce travail, modeste hommage à la mémoire de saint Albert le Grand, Docteur de l'Église universelle, qu'en rapportant l'éloge que le Souverain Pontife fit de lui, le 15 novembre 1931, aux professeurs de la Semaine Albertinienne.

« Le bienheureux Albert, dit-il à cette occasion, semble avoir réuni les tempéraments si variés du métaphysicien, du mystique et du savant, tempéraments qu'on trouve si rarement réunis en un temps si différent et si éloigné du nôtre... Aujourd'hui comme en tout temps, il est facile de trouver des esprits empiriques, des savants qui butinent sans profondeur dans les divers domaines du savoir, plus pour satisfaire leur curiosité que la science. Mais il est beaucoup moins facile de trouver des individus qui unissent à la multiplicité de leurs études une vraie profondeur et une rigueur scientifique. De tels individus sont une exception très rare en tous les temps. Dans l'histoire de ces nobles esprits il faut d'Aristote arriver jusqu'à Albert le Grand. Le Bienheureux Albert a prouvé qu'il possédait au plus haut degré ce don rare et divin qu'est l'instinct scientifique.

« En des temps où l'œil et l'intelligence semblent orientés uniquement vers les choses de la terre, ne soupçonnant même pas les spendides lumières qui peuvent nous venir du ciel, des figures comme celle du bienheureux Albert le Grand se dressent pour nous rappeler qu'entre la science et la sainteté n'existe aucune opposition, cette opposition qui seule peut trouver place dans ces pauvres âmes qui ne sentent pas l'ineffable lien de parenté, la profondeur et la sublimité des rapports qui unissent la vérité et le bien » (1).

P. Louis ROUSSEAU, O. P.

(1) Cfr. le compte-rendu de la *Semaine Albertinienne* dans *Revue Thomiste* janv.-fév. 1932, p. 117.